

# La pensée féministe dans les lieux de savoirs : pratiques d'attention et luttes ordinaires

Joëlle Le Marec, Museum National d'Histoire Naturelle, [joelle.le-marec@mnhn.fr](mailto:joelle.le-marec@mnhn.fr)

Eva Sandri, Université Paul Valéry Montpellier 3, [eva.sandri@univ-montp3.fr](mailto:eva.sandri@univ-montp3.fr)<sup>1</sup>

## Résumé

Nous ne considérons pas le genre comme une thématique spécialisée, avec ses autrices, ses références, mais comme ce qu'a pu arriver à faire, non seulement la déconstruction et la dénaturalisation de rapports de domination, mais aussi l'ouverture et l'intérêt de ce qui a pu être vécu et fait dans des situations où s'éprouvent très concrètement les rapports sociaux. L'enjeu est tout différent de la promotion d'une volonté politique d'égalité au sens classique. C'est donc à partir de l'attention à ces savoirs rendus visibles, par ce que le féminisme a fait à l'épistémologie considérée comme une pragmatique, que nous rendons compte ici de certaines pratiques qu'il est finalement assez peu fréquent de décrire à partir du quotidien vécu par les autrices elles-mêmes. Nous en avons retenu deux : il s'agit du brouillage revendiqué entre des réseaux et sociabilités intra et extra-académiques, la conversation étant alors une pratique quotidienne qui ouvre sans cesse des passages entre les espaces que nous fréquentons, et de l'espace du cours comme lieu de base d'une créativité possible. Dans un second temps, nous traiterons ensemble de ce que font une pratique de l'enquête et un mode d'attention structurés par le *care* à certaines de nos recherches, et notamment, à une vision du public des musées et de la médiation à laquelle nos travaux respectifs nous conduisent.

**Mots-clefs :** féminisme, savoir, université, musée, bibliothèque

## Abstract

We do not consider gender as a specialized theme, with its authors, its references, but as what has been able to do, not only the deconstruction and the denaturalization of relations of domination, but also the opening and the interest of what has been lived and done in situations of domination. Indeed, one of the remarkable characteristics of what feminisms do to sciences is the recognition and the maintenance of the links between knowledge and struggles. This interest in what has been lived and practiced in situations of domination is quite different from a political will for equality in the classical sense. It is thus from the attention to these knowledges made visible, dignified by what feminism has done to epistemology considered as a pragmatics, that we give an account here of certain practices that it is finally quite uncommon to describe from the daily life lived by the authors themselves. We have chosen two of them: the claimed blurring of intra- and extra-academic networks and sociabilities, conversation as a basic form of knowledge practices in our daily lives that is not reduced to professional spaces, and the space of the course as a basic place of possible creativity in choice. In a second step, we will discuss together what a practice of inquiry and a mode of attention structured by care does to some of our research, and in particular, to a vision of the museum public and of mediation to which our respective work leads us.

**Key-words :** feminism, knowledge, university, museum, library

---

<sup>1</sup> Dans cet article, nous souhaitons réfléchir aux choix énonciatifs de nos pratiques d'écriture, lorsque celles-ci tentent de restituer les voix et les conversations. Dans le présent article, le "nous" employé représente moins un nous académique qu'un nous qui relie la pensée des deux autrices, Joëlle et Eva. Quand le "je" sera employé, on pourra distinguer les positionnements d'Eva ("je" en italique) et de Joëlle ("je" sans italique) à travers ce choix typographique.

## Introduction

Comment envisager le genre dans le cadre d'une réflexion collective sur les lieux de savoirs ? Nous ne le considérons pas tout à fait comme une thématique spécialisée, avec ses autrices, ses références, mais comme ce qu'a pu arriver à faire, non seulement la déconstruction et la dénaturalisation de rapports de domination, mais aussi l'ouverture et l'intérêt de ce qui est vécu et fait dans des situations ordinaires. En effet, une des caractéristiques remarquables de ce que les féminismes font aux sciences est la reconnaissance, puis l'entretien, des liens entre les savoirs et leurs conditions d'élaboration, depuis des positions qui doivent être soigneusement précisées, décrites, et dans lesquelles on cherche à transformer localement des rapports de domination. C'est pourquoi les savoirs ont directement à voir avec des luttes ou bien avec la minoration ou l'oubli des luttes, selon la position qu'on occupe. En outre, l'intérêt pour ce qui est vécu et pratiqué en situation de domination est tout différent d'une volonté de rendre compte des inégalités homme/femme pour faire « remonter » des constats dont on espère qu'ils inspireront l'action politique classique, laquelle est le plus souvent implicitement située dans des espaces où s'exercent le pouvoir et la gestion des conduites d'autrui (le management). Ce que les féminismes ont fait aux lieux de savoirs, c'est aussi d'y remettre le politique, la responsabilité, l'attention, dans toutes les actions ordinaires qui y structurent la vie sociale. Un lieu de savoirs est un lieu où s'expérimente la portée des savoirs.

Je donnerai une anecdote à ce sujet : les journées du matrimoine, créées par Michel Jeannes, poète, se sont basées sur des collectes de boutons, boîtes à boutons, matériel de couture<sup>2</sup>. Un collègue et ami commentait cette initiative en dénôçant l'association entre couture et femmes, disqualifiante pour ces dernières. Mais les boutons et la couture ne sont pas les signes infamants d'activités subalternes auxquelles les femmes peuvent refuser d'être assignées. Il y a récupération de la portée de ces pratiques peu visibles mais fondamentales, et possibilité de réévaluer, pour toutes et tous, la manière de faire société depuis ces positions où l'on n'a eu d'autres choix que la couture, la réparation, l'entretien, que ce soit dans les cuisines de nos mères ou dans les tranchées de nos arrière grands-pères lorsqu'ils étaient si proches de l'enfance encore, et dont les activités ordinaires ont longtemps été masquées.

C'est ce processus qui a transformé les sciences et la recherche ou tout au moins, c'est ce processus qui peut les transformer. La perspective féministe a ainsi non seulement permis une critique radicale de l'épistémologie classique, internaliste (celle qui énonce les normes de production et de validation des savoirs) mais elle a fourni tout ce qu'il fallait, à partir de cette critique, pour reconnaître et produire des savoirs

---

<sup>2</sup> Jeannes (Michel) (dir.) 2010. *Filer la métaphore - du bouton aux journées du matrimoine*. Lyon : Fage Editions.

largement plus robustes et intéressants, dans un nouvel espace qui situe la valeur des sciences telles qu'elles sont enseignées et pratiquées à un place non négligeable, mais non hégémonique.

Cela a été possible car les "nouveaux" savoirs existaient déjà, pratiqués depuis longtemps, mais discrets, ignorés, voire masqués. C'est donc à partir de l'attention à ces savoirs rendus visibles, dignifiés par ce que le féminisme a fait à l'épistémologie considéré comme une pragmatique, que nous rendons compte ici de certaines pratiques qu'il est finalement assez peu fréquent de décrire, et cela à partir du quotidien vécu par nous-mêmes, autrices de cet article.

Nous en avons retenu deux, importants dans le dialogue qui nous permet de proposer une élaboration commune à partir d'expériences : il s'agit d'une part du brouillage revendiqué entre des réseaux et sociabilités intra et extra-académiques, la conversation étant alors une pratique qui ouvre sans cesse des passages entre ce qui est professionnel et ce qui ne l'est pas, et d'autre part de l'espace du cours comme base d'une créativité possible.

Nous reviendrons en conclusion sur le lien qui s'est établi entre nos recherches respectives à propos des publics et de la médiation, à partir d'un mode d'attention et de pratiques d'enquête structurés par le *care*.

Nous détaillerons ce qui nous semble à la fois essentiel et méconnu dans les pratiques des publics dès lors qu'on enquête en prenant soin de ne pas privilégier les prises de position et les activités de ceux-ci, mais en portant intérêt à leur manière de se tenir, de tenir, discrètement parfois, hors tout enjeu de performance.

## **1. Le recouvrement des espaces et sociabilités académiques et extra-académiques : le fil des savoirs**

Une des forces de la perspective féministe, aux plans politique et scientifique, est certainement la disparition d'une série de démarcations qui s'inscrivent dans une pensée du Grand Partage, et servent à faire le tri entre ce qui relève de la raison disciplinée, et ce qui mobilise bien d'autres éléments, c'est à dire, par défaut, une partie très importante de ce qui est vécu, appris, partagé. Ce Grand Partage, décliné de multiples façons (la pensée adulte contre celle des enfants, le monde civilisé contre le primitif, l'esprit scientifique contre le profane ou l'ordinaire, etc...) a servi à résoudre la contradiction entre la prétention universaliste, et l'existence d'une masse énorme d'êtres et de phénomènes non concernés. Il suffit d'exclure du champ de ce qui est considéré comme *sérieux, vrai*, tout ce qui est inférieur, annexe, mineur, insignifiant, etc. La science et la politique ont ainsi mis l'existence d'abstractions produites par la raison, au-dessus d'engagements en situation, lesquels sont parfois considérés

comme insignifiants. La sphère du politique comme celle du scientifique est celle des raisonnements et des normes qui doivent s'appliquer pour tous, au besoin par la force, indépendamment des personnes et des situations. Les chercheuses féministes telles que Sandra Laugier (2008, 2009) ont travaillé dans le double champ de la philosophie morale et de la philosophie de la connaissance, pour opérer non seulement la critique, mais le refus pur et simple de la démarcation qui situe le politique et le savoir ailleurs que dans les situations vécues, dans le monde d'une vérité d'un ordre supérieur, qui sert une autre échelle (la nation, la "civilisation", si possible l'humanité toute entière) que celle de l'ordinaire vécu. Or, il n'existe en réalité que des situations vécues, y compris celles qui permettent à des personnes de parler et agir pour toutes les autres<sup>3</sup>.

### **1.1. Réseaux d'attachements**

Si les réseaux d'attachements épistémologiques et humains sont plus importants que nos rattachements institutionnels, c'est que la pensée féministe nous fait prendre au sérieux ce que nous sentons importer. Elle autorise à considérer ce qui pèse, non pour telle ou telle institution invitante ou partenaire, mais pour une communauté réunie quelque part et qui commence alors à se vivre comme telle, avec plus d'indépendance et plus d'intensité. Car un des enjeux de la pensée féministe est précisément non pas de reconduire le mode de recherche et d'enseignement existant en y rajoutant des thèmes, en faisant apparaître des concepts, des pratiques, des cadres, mais de transformer les milieux dans lesquels on vit et on agit, à commencer par les nôtres. Il s'agit donc de transformer les institutions, non pas pour les "moderniser" ou "innover" (nous rejetons les pièges d'un lexique qui relie directement transformation et innovation), mais pour essayer de récupérer des dimensions, des expériences, des possibilités, actuellement étouffées sous les modes d'organisation souvent coercitifs qui ont colonisé les institutions au nom de l'ordre et de l'efficacité.

Il n'est donc nullement gênant, dans la perspective qui est la nôtre, de mélanger les sociabilités, les enquêtes, les moments de réflexion, sans dissocier les phases de terrain (les moments de prélèvements, les collectes "dans le monde") et les phases de traitement et d'analyse "au laboratoire". Tout au contraire, ce choix nous évite de passer sous silence le poids de sociabilités professionnelles qui ne jouent parfois strictement aucun rôle dans la connaissance, voire qui entravent le questionnement, la conduite d'enquêtes, le débat, l'expression et l'écriture des résultats. Ce

---

<sup>3</sup> Dans ses romans, Eric Vuillard ne cesse de situer les moments où des décisions concernant des millions d'hommes et de femmes, le monde tout entier ont été prises, par quelques individus médiocres dans des salles à manger où ils sont occupés de leur repas, de leurs humeurs, de leur quotidien. Ce n'est pas l'Histoire qui a décidé ce jour-là d'une guerre ou du partage d'un continent.

choix nous évite également d'invisibiliser le rôle de personnes essentielles pour nos recherches et nos enseignements. Ainsi, le management de la production académique peut contrarier, voire entraver la libre pratique de la recherche, tandis qu'au contraire, les rencontres avec des personnes qui partagent nos questions, nous informent, nous soutiennent, nous contredisent, participent très directement d'une manière de faire de la recherche à partir de ce qui s'élabore ensemble à tout moment.

Il nous est encore souvent imposé de jouer la comédie d'une séparation des intérêts de connaissance, et dans le même temps, celle d'une attribution de tout ce que nous faisons à des conditions institutionnelles. Mais cette posture peut masquer le service caché d'intérêts de connaissance qui sont ceux de partenaires industriels ou de décideurs appelés "la société", et dans le même temps minorer le fait que la recherche et l'université se soutiennent d'innombrables contributions, et même d'innombrables dons, notamment de celles et ceux qui aident et contribuent aux enquêtes. Pendant de nombreuses années, ce sont des sociabilités, des échanges constants hors université mais aussi à l'intérieur de l'université avec des personnes qui sont avant tout des allié.e.s et des ami.e.s, qui ont nourri ma réflexion sur les liens entre sciences, institutions et soin d'autrui, comme par exemple dans les collaborations de longue dates à propos des musées, des publics, de la médiation. Au sein des établissements d'enseignements et de recherches, ce sont les secrétaires et les gestionnaires, la plupart du temps des femmes<sup>4</sup>, avec qui a été élaboré sans cesse ce qu'il était possible de faire pour créer, au jour le jour les conditions, d'une réflexivité institutionnelle. A l'occasion de la réflexion menée sur les savoirs de la précarité, ce sont les habitants du Laboratoire Zéro Déchets à Pantin –(Babou, 2019), qui ont montré ce qu'il était possible de vivre et ont collaboré activement à des rencontres sur la question.

## **1.2. Conversations**

On peut relier au moins en partie à la perspective féministe un type d'échanges qui participent à la densité et la vitalité des échanges avec des collègues et amies en France ou à l'étranger, et avec les étudiants, particulièrement des doctorantes et doctorants : la conversation.

Ces conversations sont une pratique, un mode de vie, qui ne relève pas de la sphère privée en tant qu'elle serait le dépôt de ce qui serait informel et sans portée particulière au plan professionnel. Elles relèvent de la vie tout simplement, comme enquête permanente avec autrui, sur ce qui ne peut s'éprouver pleinement que dans un dialogue avec autrui.

---

<sup>4</sup> Je pense à Férouze Guittoun à l'ENS de Lyon, à Liliane Joigny au GRIPIC, CELSA Sorbonne Université.

Les conversations opèrent de multiples passages, dans les temps et dans les espaces sociaux *a priori* fortement surdéterminés et séparés dans, et par, le travail. C'est le cas par exemple les projets et de leur gestion qui structurent presque entièrement les pratiques d'anticipation et de production, lesquelles ont fortement transformé la recherche et l'enseignement. Dans les faits, dans le fil de ce qui est vécu quotidiennement, les projets sont débordés par les temporalités multiples que nous animons par les conversations avec des présents et avec des absents, et par les espaces que nous traversons et relient, par exemple lorsqu'une rencontre transforme un entretien en échange qui déborde sa propre finalité, se déploie dans des lieux privés, au café, dans la rue, bien au-delà des bureaux et du terrain fantasmé comme zone contrôlée. Il arrive que la vie professionnelle nous fasse occuper un très petit nombre de temporalités (elles des projets en cours, sur lesquelles on s'entend pour coordonner l'action) et de lieux (fermés à clés, réservés, gérés, distants, contrôlés). Les conversations, qui relèvent de la liberté, même entravée, réparent continuellement ces réductions mortifères des temps et des espaces. La conversation intergénérationnelle est ainsi une extraordinaire manière d'entrelacer et d'animer des passés et des futurs.

Elle nous rend attentives, scrupuleusement, par respect pour autrui plus que par loyauté à des organisations professionnelles, à des rapports de parentalité, à des obligations d'hériter ou de transmettre, qui activent et mobilisent les différents temps que nous portons. Elle nous rend ainsi très directement sensibles aux temporalités institutionnelles, d'une toute autre manière que par le recours à des catégories abstraites supposés structurer les rapports au patrimoine ou à l'archive. Le fait par exemple de converser à propos des événements qui ont changé la perception de ce qui nous est arrivé en tant que chercheuses dans nos vies privées et dans nos carrières, peut enrichir la connaissance des rapports aux institutions non pas comme structures professionnellement gérées mais comme formes qui se transmettent, s'abîment, ré-émergent, se métamorphosent, par la transformation des expériences partagées à leur sujet<sup>5</sup>. Ainsi la possibilité de faire entrer dans les échanges les récits des humiliations et des violences liés aux rapports de genre révèle à la fois, et avec une même intensité, la divergence des expériences vécues au même âge dans des décennies différentes, et les proximités vibrantes de sororités historiques oubliées et remobilisées. On pense ici au film *Les rivières* de Hua Mei formidable témoin de la pensée féministe et de ce qu'elle fait au cinéma.

Dans les savoirs des luttes, la place des conversations est énorme. Il y a inversion des importances entre la parole efficace, la communication gérée en vue d'une production collective, et la parole comme questionnement, comme réajustement permanent, comme inquiétudes du savoir à ré-éprouver en permanence dans des dialogues. C'est ainsi qu'il n'a été

---

<sup>5</sup> Lors des journées d'étude « Savoirs de la rencontre » coorganisées avec Elsa Tadier les 18 et 19 octobre 2022, plusieurs participantes ont ainsi partagé et commentés des documents personnels, montré des objets, des créations, des images, qui ne figurent jamais dans les articles ni plus généralement dans les écrits universitaires.

possible de comprendre pleinement la pensée de Baudouin Jurdant (2006) sur la dimension dialogique du savoir qu'au cours de longues conversations amicales dans de multiples contextes. C'est cette compréhension qui a rendu nécessaire le rendu d'une réflexion commune sous forme non pas d'un article, tel qu'il était attendu, mais d'un entretien. A l'époque, en 2006, nous pouvions avoir l'impression d'une faiblesse, une certaine auto-minoration, l'entretien étant moins qu'un article. Mais il nous est possible d'assumer aujourd'hui cette auto-minoration comme un choix commandé par la forme de sa pensée et rendu plus légitime par la percée dans le domaine sciences et société des textes féministes. Bien des années plus tard, en 2020, avec Mélodie Faury, nous avons donc imaginé une forme éditoriale qui respecte cette dynamique conversationnelle entre lecteurs (Faury et Le Marec, 2020). Dans son blog, en 2019, Marc Jahjah rend compte à partir d'un poème d'Emily Dickinson de la conversation comme possibilité d'être accueilli par l'autre chez soi (Jahjah, 2019). Nicolas Sauret quant à lui, part d'un désir, permanent, de donner un caractère structurant aux conversations dans les pratiques savantes dans la propre proposition doctorale soutenue en 2020. La conversation irrigue et tisse nos vies d'enquête et de débat, au quotidien, elle crée les liens, comme lors de la journée d'étude *Lieux de diffusion de savoirs pensés par le genre* à laquelle m'avait invitée Eva Sandri à Montpellier<sup>6</sup>, avec l'apparition de Silvia Fredriksson, que je n'avais rencontrée jusqu'ici que dans les conversations avec Nicolas Sauret. C'est pourquoi nous avons choisi de signaler ici cette pratique, permanente, ancienne, mais que la pensée féministe a rendu structurante dans une éthique de la recherche pratiquée comme accueil mutuel de chacun par l'autre et de mettre en avant le bénéfice de l'hospitalité cognitive mutuelle, comme fabrique de l'indivision.

Ces conversations sont une des formes sociales privilégiées de la pensée féministe dans la mesure où celle-ci n'existe pas en soi, mais dans des actes et des situations. De nombreux textes excluent les conversations qui les ont nourries, ne gardant parfois que la gratitude, les remerciements, la trace de mystérieuses interactions dont la lectrice ou le lecteur devinent combien elles ont compté.

### **1.3 L'espace du cours comme lieu de conversation triviale**

Dès lors, comment éclairer le rôle de ces conversations dans la fabrique de la pensée et des luttes féministes ?

Je livre ici les premiers résultats d'une enquête exploratoire débutée en 2020 : une étude de cas portant sur l'évolution de mes pratiques

---

<sup>6</sup> Journée d'étude : *Lieux de diffusion de savoirs pensés par le genre*, le 22 avril 2022, Université Paul Valéry Montpellier 3.

d'enseignement suite à mon implication bénévole dans le collectif féministe *Nous Toutes* 34<sup>7</sup>.

Pour ce faire, je me suis tournée vers les outils de l'observation participante, durant les réunions mensuelles du collectif *Nous Toutes* 34 et pendant mes cours à l'université, grilles d'analyse et carnet de terrain à la main<sup>8</sup>. S'y est ajoutée une analyse du corpus documentaire des ressources du collectif. J'ai fait le choix de documenter en priorité les situations infraordinaires (Perec, 1989, Souchier, 2012) afin de résister à la tentation de tenir un discours généraliste et surplombant.

J'aimerais d'abord évoquer quelques éléments de contexte. En onze ans d'enseignement dans trois universités différentes, il m'est arrivé sept fois d'écouter des étudiantes se confier à la fin du cours car elles avaient été victimes de VSS (violences sexistes et sexuelles). Ma formation à l'IUFM ne m'ayant que très peu préparée pour réagir face à ces situations, je me contentais de les rediriger vers les psychologues et infirmiers de l'université. Depuis mon engagement dans le collectif *Nous Toutes* 34, j'ai<sup>9</sup> remarqué que je dispose de davantage de ressources (numéros de téléphone, associations et professionnels de santé) pour proposer une écoute active à mes étudiantes et pour les diriger vers les interlocuteurs adaptés. La lecture de textes de lois et d'ouvrages scientifiques en études féministes m'a également permis de poser des concepts et des termes juridiques précis sur ce que vivent les victimes (ne pas employer le terme "abus sexuel" mais "agression sexuelle" par exemple).

Plus généralement, l'un des apprentissages principaux de mon engagement féministe a justement été de pouvoir mettre des concepts

---

<sup>7</sup> NousToutes est un collectif féministe intersectionnel et pro-choix. Il est né en juillet 2018 de la volonté de créer un mouvement collectif pour dénoncer les violences sexistes et sexuelles. Il est constitué d'activistes bénévoles dont l'objectif est d'en finir avec les violences sexistes et sexuelles dont sont massivement victimes les femmes et les enfants en France.

"Le collectif est tourné vers l'action avec deux objectifs principaux : 1/ exiger des politiques publiques efficaces contre les violences sexistes et sexuelles en termes de budget et de méthodes, et 2/ sensibiliser l'opinion publique aux faits et mécanismes des violences sexistes et sexuelles au travers d'actions, de communications et de formations."

Source : Charte Nous Toutes. En ligne : <https://www.noustoutes.org/charte/>

<sup>8</sup> Je tiens à remercier sororalement toutes les membres du collectif *Nous Toutes* 34 ainsi que du collectif national, sans qui je n'aurais pas pu mener cette enquête exploratoire.

<sup>9</sup> Se placer dans une réflexion sur les savoirs situés demande d'indiquer d'où l'on parle. J'écris cet article depuis ma position de femme blanche cisgenre concernée par ces violences, ayant été victime et témoin de violences sexistes et sexuelles (VSS). Pour quelles raisons me suis-je engagée dans le collectif en 2020 ? D'une part, les chiffres insupportables des violences sexistes et sexuelles parlent d'eux-mêmes et m'ont donné l'envie de m'impliquer. Une femme meurt tous les deux jours sous les coups de son conjoint. Une femme sur deux a déjà subi une violence sexuelle en France. Mais la véritable origine de mon engagement vient des récits réguliers de mes étudiantes venant me confier les agressions dont elles étaient victimes. Il m'était devenu insupportable d'être confrontée fréquemment à ces récits sans agir.



précis et juridiques sur des événements sexistes : j'identifie maintenant des situations de harcèlement là où je voyais par le passé un collègue trop entreprenant. Je détecte les mécaniques du *mansplaining* là où je m'agaçais des chercheurs prolixes qui coupaient la parole aux femmes. Et cette possibilité de nommer ces situations, outre le soulagement qu'elle procure, permet aussi de s'en prémunir en les dénonçant ou en portant plainte. Pour citer à la fois Lacan et Camus, si ce qui n'est pas dit n'existe pas, bien nommer les choses peut au contraire apporter plus de justice sociale au monde<sup>10</sup>.

Pour résumer, ces savoirs féministes m'ont apporté autant un éclairage sur la société qu'une plus grande capacité à défendre les droits des minorités de genre. La construction de ces savoirs dans le collectif Nous Toutes 34 provient essentiellement de deux activités : (1) les conversations et (2) la mise en commun des ressources.

(1) Les conversations ont lieu selon différentes modalités allant de la discussion sur le forum en ligne aux réunions mensuelles en présentiel, en passant par les actions (ateliers de sensibilisation au consentement, manifestations, intervention dans les médias, tenue de stand lors de festivals, etc.), au club de lecture au cours duquel des ouvrages féministes sont lus et débattus en groupe.

(2) La mise en commun des ressources féministe se fait généralement en ligne à travers plusieurs dispositifs numériques dont un forum Discord et un espace de stockage sur Google Drive. Le dossier : "Accompagnement des victimes" du Drive du collectif contient un "Répertoire des structures et dispositifs d'accompagnement des victimes de VSS". Il détaille les structures d'accompagnement juridique et psychologique (services publics, structures associatives, etc.), et propose un annuaire de professionnels bienveillants et sensibilisés aux VSS (psychologues, avocats et gynécologues). Ce répertoire réalisé par les bénévoles du collectif est utile pour répondre aux questions des victimes qui nous contactent et qui ont régulièrement reçu un mauvais accueil au commissariat lors de leur plainte. Ce répertoire qui n'existerait pas sans le collectif constitue un outil précieux de médiation documentaire (Dillaerts et Sandri, 2021). Le dossier : "Ressources féministes" propose quant à lui une sélection de documents variés portant sur les théories et actions du féminisme (livres, articles, films, documentaires, notes de conférences et de rencontres, etc.). Enfin, les nombreuses formations proposées par le collectif au niveau national et disponibles sur le site internet permettent de développer une expertise tant juridique que psychologique pour la prévention des violences faites aux femmes. On y trouve les formations suivantes : "Eduquer à la non violence", "Culture du viol", "Histoire des violences sexistes et sexuelles"<sup>11</sup>,

---

<sup>10</sup> Ici, les mots de Lacan ("Ce qui n'est pas dit n'existe pas") font écho à ceux de Camus : "Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur de ce monde".

<sup>11</sup> Les formations sont accessibles gratuitement en ligne (en *live* ou en *replay*) sur le site du collectif NousToutes : <https://www.noustoutes.org/formations-lives/>

etc. Comme dans la majorité des collectifs, les échanges de savoirs se prolongent également durant les moments informels et festifs. Ces différents espaces de paroles contribuent à créer des liens forts qui se développent dans un *safe space* (espace sûr) où je me sens la plupart du temps confiante et sereine.

De quelle façon l'espace de cours a-t-il été réajusté par cet engagement féministe et par les savoirs glanés sur le chemin ?

Depuis quelques années, j'enseigne à des étudiantes qui se destinent à une carrière de professeur-documentaliste, dans des classes presque entièrement constituées de femmes cisgenres. Dans le cadre de mes enseignements, je suis notamment amenée à aborder les dispositifs de l'éducation nationale, tel que le plan : *Egalité entre les filles et les garçons* proposé par le gouvernement. Le contenu du cours est simple : comment cet objectif inscrit dans le *Code de l'éducation* peut-il s'appliquer au CDI ?

J'avais initialement prévu une séance de trois heures de cours sur le sujet, afin de présenter les pratiques inclusives et égalitaires dans les trois domaines d'intervention du professeur documentaliste : la pédagogie, l'organisation des ressources et l'ouverture de l'établissement. Suite aux très nombreuses questions et remarques de la part des étudiantes, j'ai fait le choix de passer plus de temps que prévu sur ces thématiques et j'y ai finalement consacré deux séances de plus. Les étudiantes faisaient part de leurs expériences en stage et posaient des questions sur la façon de réagir face aux comportements sexistes des collégiens et des lycéens. La discussion avançant, elles m'interrogent sur les réactions à avoir face aux remarques sexistes venant de collègues, d'ami.e.s ou de membres de leur famille. Je fais le choix de répondre à leurs questions, même si à ce moment-là, j'ai bien conscience que nous sortons de l'espace traditionnel du cours. Mais comment ne pas penser que ces arguments, qu'elles affûtent lors de cette discussion et qu'elles réinvestiront face à des ami.e.s et collègues, ne seront pas utiles également pour débattre avec les élèves ? Plusieurs étudiantes racontent ensuite les comportements sexistes dont elles ont été témoins dans des contextes professionnels, universitaires et privés. Elles semblent avoir besoin de partager ces expériences douloureuses. La conversation avec mes étudiantes devient alors un lieu de résistance autant qu'un *safe space* (un lieu sûr) où témoigner des VSS tout en réfléchissant à des ripostes. Le lieu du cours se rend perméable à ce qui est vécu. Pour reprendre les mots de Bruno Latour (2012), les étudiantes expriment ici la vérité de leur mode d'existence.

J'observe en parallèle la construction d'un esprit critique sur les outils de sensibilisation au sexisme lorsque les étudiantes proposent une analyse réflexive des dispositifs mis en place par le gouvernement. Elles jugent par exemple le plan *Egalité entre les filles et les garçons* très binaire, en ce qu'il n'intègre pas les enjeux plus inclusifs liés au genre, tels que la transidentité et la non-binarité. Les termes "minorité de genre" ou

"personne sexisée" (Drouar, 2021) seraient plus pertinents pour regrouper les personnes concernées par le sexisme.

A la fin de la séance, lorsque j'indique à mes étudiantes les ressources contre les violences de genre (numéro de téléphone 3919<sup>12</sup>, chat en ligne "Comment on s'aime ?" sur les violences dans le couple<sup>13</sup>, etc.), je sais que je les donne à deux niveaux. En premier lieu pour compléter le cours (pour qu'en tant que futures professeures-documentalistes elles puissent les transmettre aux élèves, au besoin), mais aussi pour qu'elles connaissent elles-mêmes ces ressources, dans le cas où elles ou leurs proches en auraient un jour l'utilité.

Personne dans la classe, ni les étudiantes ni moi, ne sommes dupes de cette double énonciation et les liens qui se nouent dans le cadre des cours n'en sont que plus forts. C'est une relation d'enseignement profondément travaillée par le care (Gilligan, 1982). En témoigne un geste touchant lors du dernier cours de l'année : les étudiantes m'offrent l'imposant roman graphique *Olympe de Gouges* de Catel et Bocquet, retraçant la vie et les œuvres de cette militante. Le réemploi des connaissances apprises chez Nous Toutes 34 dans ma pratique d'enseignante révèle alors des logiques de dialogisme et de trivialité (Jeanneret, 2008) où des savoirs acquis dans différents contextes convergent pour répondre aux interrogations situées des étudiantes. Pour reprendre les mots de Bruno Latour, les étudiantes expriment ici la vérité de leur mode d'existence.

*In fine*, l'engagement dans le collectif et les cours qui ont suivi ont permis d'associer différents types de savoirs : savoirs académiques en études de genre, savoirs situés (Haraway, 1984) et savoirs associatifs. Cela a également été l'occasion de repenser la frontière perméable entre les objets d'étude socialement acceptés par le monde académique et les objets d'étude jugés militants, souvent dépréciés. Or, c'est justement cette perméabilité des savoirs académiques et des savoirs associatifs qui ont considérablement enrichi mon expertise sur ces sujets. Elles m'ont amenée vers des façons d'enseigner plus réflexives, traversées par le care (Laugier, 2009 ; Le Marec, 2020), dans un espace de cours réajusté à hauteur de ce que vivent les étudiantes.

---

<sup>12</sup> "Le 3919 Violence Femmes Info constitue le numéro national de référence pour les femmes victimes de violences (conjugales, sexuelles, psychologiques, mariages forcés, mutilations sexuelles, harcèlement...). Il propose une écoute, il informe et il oriente vers des dispositifs d'accompagnement et de prise en charge. Ce numéro garantit l'anonymat des personnes appelantes mais n'est pas un numéro d'urgence comme le 17 par exemple qui permet pour sa part, en cas de danger immédiat, de téléphoner à la police ou la gendarmerie." Source : <https://www.service-public.fr/particuliers/actualites/A13048>

<sup>13</sup> Le site "Comment on s'aime ?" est un chat gratuit, anonyme et sécurisé pour accompagner les femmes victimes de violences. Source : <https://commentonsaime.fr/#startchat>

## **0. Une volonté commune de s'intéresser au *public* : faire place**

### **2.1 Percevoir un phénomène d'auto-minoration**

Nos trajectoires, la manière dont nous avons organisé les perméabilités entre espaces professionnels et enjeux de vie en commun avec nos interlocutrices et interlocuteurs multiples, avec nos allié.e.s, avec nos étudiantes, nous ont permis de *reconnaître* des fortes proximités dans les enjeux de nos recherches sur le public et la médiation dans les musées et lieux culturels. Il s'agit pour nous non pas de nous intéresser avant tout à ce qui se fabrique et à ce qui s'affirme (des identités, des revendications, des positions) mais à ce qui se tait, à ce qui fait place, à ce qui rend possible.

Il est très difficile de repérer une posture d'écoute discrète, voire un effacement consenti. Rien n'apparaît, du point de vue de l'enquête conçue comme collecte d'évènements observables, des pratiques qui consistent, non à marquer son identité dans un discours, mais à faire place à quelque chose, à collaborer activement, par la confiance investie dans l'institution, à la décence et à la qualité politique de celle-ci.

Pendant les années 90, 2000 et même au-delà, je n'ai pas mobilisé le prisme du genre. J'ai compris un fonctionnement caché de l'institution par les études ou plus précisément par les rencontres avec des membres du public à l'occasion des enquêtes auprès des visiteurs. J'ai réalisé à quel point la possibilité de mener des études donnait un pouvoir aux professionnels, dans la mesure où le public assume une posture d'auto-minoration. Il prend donc le risque que cette condition infra-politique, qui consiste à faire activement confiance, ne soit ni saisie ni comprise par des méthodes d'enquête classiques. Celles-ci répondent en effet à des normes d'objectivité virilistes qui excluent toute sensibilité à ce type de phénomène et valorise tout au contraire la posture d'affirmation de sa propre identité, d'usage de ce qui est à disposition, et de production de quelque chose de tangible : le bon public est un public actif qui consomme, s'exprime, produit, diffuse.

Il a donc été difficile de faire valoir des résultats à propos du fonctionnement institutionnel, compris et ressenti avec des méthodes qui nécessitaient pour être reconnues comme valides, un travail énorme d'affût de traces de ce qui pourtant est là, devant nous, directement accessible dès le tout premier entretien<sup>14</sup>. Une certaine indignité des recherches sur les publics, une maltraitance du phénomène dans la sphère académique et la sphère professionnelle, est liée selon nous à cette

---

<sup>14</sup> Voir Laugier, Sandra. « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, vol. 37-38, no. 2-3, 2009, pp. 80-88 : « L'éthique du *care* appelle notre attention sur ce qui est juste sous nos yeux, mais que nous ne voyons pas, par manque d'attention tout simplement, ou mépris ».

subalternité consentie, nécessaire au fonctionnement institutionnel, et qui oblige au plus grand respect, mais qui rend possible, voire appelle une certaine désinvolture voire une certaine violence de la part de ceux qui gèrent et racontent la relation au public.

Le phénomène du public a été traversé par l'éclatante perspective du *care* à partir des années 2000. C'est en effet l'éthique du *care* qui a éclairé la valeur politique des pratiques d'auto-minoration, chez le public et chez... les chercheurs enquêteurs.

J'ai perçu rapidement le caractère ambigu des apologies de la créativité et de l'intelligence des visiteurs. La célébration condescendante des mérites des publics créatifs ressemble à bien des égards à un type d'hommage, devenu insupportable, rendu à l'intelligence et aux capacités des femmes. De ce point de vue, les travaux d'Eva Sandri sur les pratiques discrètes (2020) opèrent une rupture, car ils introduisent non pas l'idée qu'il s'agirait d'un contrepoint ou d'une marge, mais questionnent directement les réflexes et les intérêts des observateurs et ses liens avec les acteurs producteurs de dispositifs de médiation.

## **2.2 Ecouter les visiteurs discrets**

De fait, on observe depuis les vingt dernières années une injonction croissante à des visites muséales uniformisées qui impliquent la participation du public et l'utilisation de dispositifs numériques (Sandri, 2016a ; 2016b). Le modèle gestionnaire du musée (Davallon, 1992 ; Le Marec, 2007) mène alors à une homogénéisation des pratiques de visites et encourage la formation implicite d'un visiteur modèle (Davallon, 2000) à l'instar du lecteur modèle d'Eco (1979). Le portrait-robot de ce visiteur modèle répondant à toutes ces injonctions serait un visiteur qui participe activement aux dispositifs proposés par le musée, qui partage volontiers les souvenirs de sa visite sur les plateformes socio-numériques et qui apprécie l'utilisation de dispositifs technologiques innovants, si possible ludiques et scénarisés. L'acquisition par le musée de supports numériques (réalité virtuelle, applications ludiques) agirait sur lui comme un élément attractif dans sa motivation pour se rendre dans le lieu d'exposition (Appiotti et Sandri, 2020). *In fine*, l'évaluation de ses pratiques ne consisterait qu'à comptabiliser ses usages participatifs à travers ses traces de l'expérience de visite (tweet, selfie...).

Cependant, dans le même temps, on note peu à peu la prise en compte croissante des pratiques de visite infraordinaires (Perec, 1989 ; Souchier, 2012 ; Jutant, 2019), telles que les visites considérées comme discrètes et passives. C'est le cas des documents à destination des publics qui laissent la place à la discrétion et à l'intériorité, tels que le carnet « Les dix droits du petit visiteur » de l'association Môm'Art, les désormais célèbres « Dix droits du lecteur » que l'on doit à l'écrivain Daniel Pennac

(1992), ainsi que les « Droits du spectateur » de la scène nationale d'Alès (Le Cratère<sup>15</sup>). Ces discours qui viennent de contextes différents (associatifs, artistiques et institutionnels) font exister le visiteur attentif en lui laissant une place dans la diversité des pratiques de visite.

Ce constat interroge alors le biais qui sous-tend les enquêtes actuelles sur la médiation culturelle au musée, plus enclines à s'intéresser aux dispositifs qui valorisent les échanges et l'expression (réseaux sociaux, outils participatifs) qu'aux visites solitaires et silencieuses (Sandri, 2016b). En s'intéressant surtout aux dispositifs participatifs, ces enquêtes ne font pas qu'occulter les pratiques de visite considérées comme passives, elles les délégitiment également sur le plan symbolique. Les points de vue et les demandes de ces publics semblent également moins pris en compte par les institutions.

Cependant, la visite rêveuse et flâneuse donne à voir une « éducation de la sensibilité » (Laugier, 2008 : 180), c'est-à-dire une écoute de ce qui est important pour soi dans les expériences de la vie ordinaire. La visite peut être considérée comme une activité pouvant potentiellement être silencieuse et introspective, sans qu'une étude de réception ou d'impact ne vienne obligatoirement vérifier les connaissances acquises par le visiteur, dans une logique de retour sur investissement ou de rentabilité.

Valoriser les expériences perceptives (dans les questionnaires et guides d'entretien) permettrait alors au visiteur de musée de continuer de développer une relation de confiance avec l'institution :

« La confiance consiste à découvrir en soi (...) la capacité à avoir une expérience, à faire l'expérience de ce qu'on connaît ou croit connaître, et à exprimer et décrire cette expérience ordinaire. » (Laugier, 2008 : 178)

Ces façons alternatives de mener des enquêtes constitueraient une façon de prendre soin des publics en réhabilitant la diversité des comportements possibles lors de pratiques culturelles.

## **Conclusion**

La rencontre entre l'étude des lieux de savoir et la perspective féministe s'opère donc d'au moins deux manières différentes dans nos parcours respectifs.

- Au plan plutôt « cognitif », la pensée féministe a transformé les conceptions de l'objectivité. Elles ont fait jonction avec le pragmatisme et le parti-pris de l'enquête dans les sciences

---

<sup>15</sup> Il ne s'agit pas de citer de manière exhaustive tous les dispositifs permettant d'accueillir la diversité des pratiques de visite, mais d'observer à travers ces trois exemples des discours qui vont à contre-courant de l'imaginaire actuel du visiteur modèle (Davallon, 2000), connecté et partageur.

anthropo-sociales. Elle nous permet, dans nos pratiques, dans nos conversations, dans nos analyses, d'assumer pleinement la légitimité, les savoirs de l'enquête, et de déployer celle-ci à tout moment hors des cadres administratifs et professionnels, hors des temps et place de la recherche normée, dans nos espaces de réflexion et dans nos cours.

- Au plan plutôt « politique », elle signifie la fin du partage entre les principes de la vie publique et les arrangements domestiques privés, la politisation de n'importe quelle pratique qui intervient dans la fabrique ou l'altération du monde social et dans l'entretien d'un bien commun dans la vie des liens et des savoirs.

Dans le cas de nos pratiques et de nos travaux respectifs, cette double perspective ne se traduit pas par des positions critiques de déconstruction des rapports de domination, ni par la promotion de luttes dans les espaces de décision tels qu'ils sont actuellement structurés et pratiqués.

En premier lieu, elle prend la forme, d'une part de multiples libertés prises avec les cadres qui structurent l'activité d'enseignement et de recherche, pour les ouvrir et les relier à des temps et des espaces sociaux multiples, où des luttes se mènent à tous niveaux, et particulièrement face à ce qui advient quotidiennement.

En second lieu, elle met l'accent sur des phénomènes discrets, non pas pour les découvrir, ou les valoriser, mais pour explorer sérieusement la dimension politique de la discrétion dans la vie sociale.

Les pratiques discrètes des publics, qui adhèrent et font confiance, au cœur d'institutions qui semblent proches des pouvoirs (musées, bibliothèques), ne semblent guère propices à l'entretien des imaginaires politiques des luttes et résistances.

Mais c'est le lien entre les rapports de confiance qui animent la connaissance partagée de ce qui nous arrive (avec nos allié.e.s ou nos étudiantes) et les rapports de confiance obstinément entretenus par les publics, qui ouvre une perspective nouvelle pour nous. Il nous faut en effet prendre au sérieux la possibilité de faire autre chose que de créer de nouveaux récits à partir de phénomènes jusqu'ici ignorés ou exclus du spectre de ce qui est signalé à l'attention des historiens. Nous avons intérêt à récupérer un plan d'expérience, caché, abîmé, ténu : celui de la condition de public d'institutions du savoir comme institution de soin.

L'attention portée à ce phénomène permet de discriminer des choix et des évolutions en cours dans les institutions du savoir : quels sont, au sein de ces institutions, les espaces d'expression et d'expansion de ce que fait l'absence des normes virilistes, et de ce que fait la pensée féministe.

## Bibliographie

Appiotti, S et Sandri, E. (2020). « Innovez ! Participez ! Interroger la relation entre musée et numérique au travers des injonctions adressées aux professionnels ». *Culture & Musées*, n°32.

Babou, I. (2019). « Vivre et créer dans les ruines du capitalisme : activisme, écologie et friches urbaines », *Fig. Revue indépendante de critique architecturale*, n° 5, Collectif Fig.

Baudouin, J. (2006). « Ecriture, réflexivité, scientificité », *Sciences de la société*, n°67, pp 131 à 143.

Davallon, J. (1992). « Le musée est-il vraiment un média ? », *Publics & Musées*, n° 2.

Davallon, J. (2000). *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique*. Paris : L'Harmattan.

Dillaerts, H. et Sandri, E. (à paraître en 2021). « L'élasticité sémantique du concept de médiation : porosité des domaines culturel et documentaire ». Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée, Collection : Regards SIC.

Drouar, J. (2021). *Sortir de l'hétérosexualité*. Paris : Editions Binge Audio. Collection : Sur la table.

Faury, M. et Le Marec, J. (eds.). (2020). *Le métier à penser : tisser des textes avec Baudouin Jurdant*. Paris : EAC.

Gilligan, C. (1982). *Une Voix différente. Pour une éthique du care*, trad. de l'anglais (États-Unis) par A. Kwiatak, V. Nurock. Paris : Flammarion.

Haraway, D. (1984). *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*, trad. de l'anglais par N. Magnan. Paris : Exils éd.

Jahjah, M. (2019). *L'annotation comme "conversation" : qu'est-ce qu'une conversation ?* Reperé à : <http://marcjahjah.net/3340-lannotation-comme-conversation2-3-quest-ce-quune-conversation>

Jeanneret, Y. (2008). *Penser la trivialité*, vol. 1 : *La vie triviale des êtres culturels*. Paris : Hermès Science/Lavoisier.

Jutant, C. (2019). « Vouloir faire participer les publics à tout prix, n'est-ce pas un peu louche ? », *Intervention pour l'Observatoire des publics de Grenoble*. Repéré à : <https://www.youtube.com/watch?v=UsJcLrSM4LQ>

Latour, B. (2012). *Enquête sur les modes d'existence : Une anthropologie des modernes*. Paris : La Découverte.

Laugier, S. (2008). « L'ordinaire transatlantique », *L'Homme*. p. 187-188. Repéré à : <http://lhomme.revues.org/29239>



Laugier, S et Molinier, P. 2009. « Politiques du care », *Multitudes*, n° 37-38. Repéré à : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-74.htm>

Le Marec, J. (2020). « Care » *Publicationnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Consulté le 20 mai 2020. Repéré à : <http://publicationnaire.huma-num.fr/notice/care>

Pennac, D. (1992). *Comme un roman*. Paris : Gallimard.

Sandri, E. (2016a). « Les ajustements des professionnels de la médiation au musée face aux enjeux de la culture numérique ». *Etudes de Communication*. n°46. Repéré à : <http://journals.openedition.org/edc/6557>

Sandri, E. (2016b). *L'imaginaire des dispositifs numériques pour la médiation au musée d'ethnographie*. Thèse en sciences de l'information et de la communication. Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse / Université du Québec à Montréal.

Sandri, Eva. (2020). « Les pratiques de visite discrètes : impensés de la médiation culturelle et souci du public », In : *Le souci du public*, sous la direction de Joëlle Le Marec & d'Ewa Maczek. Dijon : Les dossiers de l'OCIM.

Sauret, N. (2020). "De la revue au collectif : la conversation comme dispositif d'éditorialisation des communautés savantes en lettres et sciences humaines". Thèse de doctorat. Repéré à : <https://these.nicolassauret.net/>

Souchier, E (2012). « La mémoire de l'oubli : éloge de l'aliénation. Pour une poétique de "l'infra-ordinaire" », *Communication & langages*. N° 172. Repéré à : <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2012-2-page-3.htm>